

Tahar BEKRI ou l'homme qui a la lune dans la tête

Le poète Tahar BEKRI qui réside à Paris depuis 1976, est né à Gabès en 1951. Sa notoriété n'est plus à faire. Il s'est affirmé depuis longtemps comme l'une des voix les plus marquantes du Maghreb. Ses œuvres – il écrit en français et en arabe- ont été traduites dans des diverses langues : anglais, italien, turc, russe, portugais, etc. Presque toutes sont marquées par l'exil et l'errance, profondément enracinées dans la mémoire, toujours « *en quête d'horizons nouveaux, à la croisée de la tradition et de la modernité* ». Nous avons eu le plaisir de le rencontrer; nous livrons aux lecteurs de notre journal ses réflexions sur la poésie en général et sur la poésie tunisienne en particulier.

- **La Presse** : En ce monde moderne où dominant désormais, la mondialisation, l'Internet et les technologies modernes, la pensée conceptuelle, celle des philosophies et des idéologies, ne risque-t-elle pas d'interférer, d'influer sur la poésie dans un sens négatif, dans la mesure où elle supprime les mythes, la part du rêve, de l'imaginaire ? Croyez-vous qu'il existe, de ce fait, une crise dans la réception de la poésie, aujourd'hui ?

-**Réponse** : Je pense que le travail de la création poétique est le même et les supports technologiques au sein de la mondialisation ne sont que des supports ; la création poétique, elle, est du domaine de l'émotion, de la langue, du langage, des sentiments aussi et notre regard, que ce soit un regard sur la réalité ou sur l'imaginaire, est un regard qui doit profiter des apports technologiques mais ne pas en être esclave ni être soumis à une dictature des moyens techniques. Quelle que soit aujourd'hui l'importance de la mondialisation, l'homme est le même et son humanité n'a pas changé de visage. L'écriture, comme le travail littéraire, ne peuvent que résister à ce qui en fait un objet fétiche, de consommation, une marchandise. Je pense qu'il ne faut pas confondre la tyrannie de la mondialisation des riches qui fait que l'homme devienne objet, alors que le poète est avant tout sujet, sujet dans la Cité, sujet dans le siècle, individu, être humain, qui ne doit pas être réduit à un objet marchand dans les rapports actuels. C'est pour cela que la parole poétique me semble très importante, comme la parole artistique, comme la création artistique, d'une manière générale et qui sont les vraies dimensions de l'homme aujourd'hui.

-**La Presse** : Malgré les difficultés auxquelles elle se heurte, la poésie reste porteuse du salut de l'homme. Elle est, dit-on, salvatrice, dans la mesure où elle constitue, avant tout, le ferment de l'esprit humain, et par conséquent, elle implique avec force la dignité de l'Autre ; à ce titre, son existence ne peut que garantir la démocratie. Qu'en pensez-vous ?

-**Réponse** : Je ne sais pas si l'on peut lier la poésie directement à la démocratie. Si elle en est garante. Elle en est le cœur qui bat. Sa sensibilité vibrante. Toute pensée, toute idée est confrontée au rapport politique en général. On ne peut pas dire donc que cela est exclusif à la poésie. Cependant, il faut faire attention pour que l'on ne réduise pas la poésie à un rapport de soumission à l'idéologique. Tout discours idéologique finit par appauvrir la création poétique car il la transforme en acte de propagande. Le poète n'est pas, ne devrait pas, ne peut pas être un propagandiste,

ni la voix de son maître. Le poète n'est pas un hurleur, un auteur qui est l'écho de la pensée idéologique car pour l'idéologie il y a d'autres possibilités pour l'écriture politique, l'écriture sociale. Cela ne veut pas dire que la poésie n'est pas en rapport avec la lutte sociale ou avec l'Histoire mais ces rapports sont de nature plus profonde, plus complexe, moins simpliste qu'on voudrait le faire apparaître. Je pense sincèrement à certaines périodes du XXe siècle où les poètes se sont transformés en voix de leurs maîtres, en caisse de résonance à la pensée idéologique de tous bords d'ailleurs, mais ce n'est pas cela qui va rester dans l'histoire de la poésie. Au contraire. La poésie peut transformer la pensée politique elle-même, parce qu'elle accorde une grande place à l'utopie, au rêve, elle le devance parfois. Y compris quand il s'agit de démocratie. C'est ce qu'on a toujours désigné comme son aspect visionnaire. L'idéologique n'est pas souvent visionnaire parce qu'il doit gérer l'économique, le social et bien d'autres choses. En outre, comme l'appelait Chabbi de tous ses vœux, dans son essai *L'imagination poétique chez les Arabes*, il s'agit d'imagination, d'imaginaire.

C'est pour cela que la traversée de l'imaginaire, comme du réel, est vitale pour la création poétique qui est un combat permanent contre l'obscurité, contre l'asservissement de la pensée ; elle est combat contre le dogmatisme, contre le mécanisme rigide de la pensée, mais elle est aussi une sorte de fermentation de ce que nous ressentons, de ce que nous cherchons, parce que d'abord elle est quête : la quête humaine, la quête des vérités, je ne dirais pas de la Vérité. Si la création poétique peut aider à la participation intelligente, humaine et démocratique dans la société, tant mieux, mais avant tout, elle est traversée mouvementée, traversée parfois au prix du sacrifice de soi, vie pas toujours apparente ; cachée dans les profondeurs du cœur et de l'esprit, dans leurs labyrinthes.

- **La Presse** : Parlant de la poésie tunisienne, l'universitaire Abdelaziz Chebil prétend que l'avenir appartient à la poésie et que le roman, lui, est peut être condamné à la disparition.

Réponse : J'ai beaucoup d'estime pour les travaux de Abdelaziz Chebil parce qu'ils traitent de problématiques sérieuses concernant les formes et les genres littéraires. J'ai eu l'occasion de l'écouter et de l'apprécier lors d'un colloque organisé il y a un an par la Fac des Lettres de Sousse où il intervenait autour des genres littéraires. Cependant savoir- si l'avenir est pour la poésie ou pour le roman - me semble une attitude des plus hasardeuses. Je ne pourrais être aussi affirmatif et le doute ici est plus prudent parce la modernité littéraire prouve que les frontières entre les genres dans l'écriture littéraire s'effacent de plus en plus. Il en va de même dans l'écriture poétique où il y a aussi des aspects narratifs, des aspects qui transgressent la forme poétique traditionnelle comme genre ou modèle bien cerné. Certains romans modernes sont écrits comme de longs poèmes. L'écriture littéraire brouille de plus en plus les pistes et il est devenu difficile d'isoler les genres. Un courant de la modernité va jusqu'à appeler cela " prosème". Cela dit, on constate en France, que les poètes sont de plus en plus présents. Par exemple, lors du *Printemps des poètes*, il y a plus de six mille manifestations autour de la poésie. On ne compte plus les lectures, les interventions, les festivals, les rencontres autour de la poésie actuellement en France. Il y a comme une effervescence de l'activité poétique. En tout cas, une dynamique nouvelle est sensible. Je ne sais pas si l'avenir de la littérature, encore moins en Tunisie, est la poésie ou pas mais il me semble que la poésie est restée un lieu littéraire non entaché d'objectif commercial, sur le plan

éditorial, au moins. En Europe, sans généraliser, le roman est pris dans le tourbillon de la demande commerciale et beaucoup de romans sont tombés dans la rapidité et la médiocrité. La poésie dans son édition limitée, presque confidentielle, à quelques rares exceptions près, est restée un lieu littéraire exigeant. Les textes poétiques se sont élaborés en toute liberté et indépendance, se permettant des recherches dans l'écriture et des rigueurs textuelles appréciables. Dans beaucoup de pays on connaît davantage la poésie française que le roman français. Je crois que cela est dû au fait que le roman à l'échelle mondiale se fait ailleurs qu'en France, en ce moment, en Amérique latine, dans les pays slaves ou pourquoi pas dans le monde arabe ? Je pense que c'est une fausse problématique que d'opposer la poésie au roman en Tunisie. La littérature tunisienne n'a pas besoin de cette tension secondaire. En poésie comme dans le roman je lis ces dernières années des œuvres tunisiennes dont notre littérature peut être fière. L'essentiel, à mon avis, est de viser la qualité littéraire. Les années à venir nous diront si c'est la poésie ou le roman (mais est-ce cela est important ?) qui dominera mais c'est là du domaine de la pensée spéculative. L'écume disparaît rapidement qu'elle soit poésie ou roman !

-La Presse : C'est qu'il n'y a pas dans la littérature arabe une distinction des genres du type aristotélicien.

-Réponse : Si l'on revient à *La poétique* d'Aristote bien sûr mais la modernité universelle est de plus en plus commune. Certes, depuis fort longtemps la poésie a constitué l'art littéraire majeur chez les Arabes, leur *Diwan*, art achevé et défini déjà dans la période pré-islamique. Des talents poétiques arabes actuels perpétuent cette tradition. Mais depuis l'introduction du roman et de la nouvelle dans la littérature arabe, la problématique des genres est devenue la même, partout à travers le monde. En moins d'un siècle, le roman arabe a fait de grands pas vers la littérature mondiale. Les genres littéraires dans tous les pays se sont rapprochés. Il n'y a presque plus de genre typique à une littérature.

- La Presse : C'est un jugement on ne peut plus impartial, venant d'un poète.

-Réponse : D'un point de vue égoïste, je dirais que le jugement de A. Chebil me fait plaisir personnellement mais l'évaluation critique et responsable en littérature exige de nous d'être lucides et clairvoyants.

La Presse : Vous écrivez aussi bien en arabe qu'en français. Pourtant en poésie les deux langues diffèrent. Il n'y a pas, par exemple, d'accents toniques en français, seulement des syllabes accentuées ...Vous ne ressentez aucun problème, aucune gêne en passant d'une langue à l'autre ?

-Réponse : Je suis bilingue et attaché à cela, de part ma formation. Je suis le fruit de l'école franco-arabe... Je suis resté bilingue par défi littéraire, pour faire dialoguer deux créations à l'intérieur du texte, vivre deux expériences littéraires d'une manière comparatiste. J'ai écrit récemment un article " Ecrire en deux langues ou le principe des vases communicants" paru dans l'ouvrage *Arabofrancophonie*, (Ed. L'Harmattan). C'est un clin d'œil à André Breton. Le principe des vases communicants a nourri ma réalité linguistique et littéraire. Du fait que je suis en France depuis 25 ans maintenant, le rapport à la langue est devenu pour moi un débat permanent à l'intérieur de l'œuvre elle-même. J'ai écrit davantage en français

et j'ai publié plus dans cette langue. J'ai écrit deux livres de poésie en langue arabe mais je sens le besoin, chaque fois dans la langue dans laquelle j'écris, d'y introduire la syntaxe, le rythme, l'imaginaire de l'autre langue, afin d'échapper à une sclérose, à un ghetto linguistique ou littéraire. Je suis comme cela ontologiquement, humainement. J'ai horreur de la fermeture, de l'identité fermée. C'est ce que j'essaie d'écrire, de développer à l'intérieur des ouvrages. C'est ce que je tente dans le recueil consacré à Imru'ul Qays, *Le chant du roi errant* en le célébrant dans la langue française, dans un autre livre je fais parler Ibn Hazm au sujet de l'amour et de l'exil. Dans le même temps, en langue arabe, *Les poèmes à Selma*, disent une inspiration nordique où je fais dialoguer le Nord avec le Sud, Selma étant un prénom arabe et scandinave à la fois. Je pense que c'est une chance d'être bilingue et de pouvoir établir cette relation de passeur entre les littératures, les cultures, de pouvoir joindre les rives, de faire le lien entre les espaces géographiques et les imaginaires. Personnellement je vis tout cela comme une chance, comme un enrichissement dont j'ai besoin. De même qu'un arbre ne peut pas se suffire d'un seul vent. Je me rappelle qu'au lycée j'avais même tenté d'écrire en anglais. Toujours ce besoin vital de pouvoir passer d'une langue à l'autre, de vouloir être à l'éveil dans le monde. Je ne considère pas cela comme une relation de colonisation, de domination ou de trahison à ma langue d'origine l'arabe puisque je l'utilise et l'enseigne même. Je m'impose cela davantage comme un dialogue culturel, textuel perpétuel, plus que linguistique. J'utilise souvent à ce propos l'image suivante : j'habite une maison à deux fenêtres, à travers l'une je regarde ce que m'apporte la langue arabe, sa richesse, sa beauté, sa poésie, ses grands classiques, ses modernes aussi, à travers l'autre, la langue française, ce qu'elle a pu m'apporter et m'apporte encore comme ouverture sur le monde. A travers elle j'ai lu bien d'auteurs français importants mais aussi ceux qui ont été traduits dans cette langue plutôt que dans notre langue parfois, des poètes russes ou scandinaves car de ce côté nous avons pris, beaucoup de retard. C'est vrai qu'il y a un mouvement de traduction, dans la langue arabe mais cela reste encore timide et manque de rationalité. Si l'espace était un espace anglophone ou germanophone, je pense que cela aurait été le même. Bien entendu, je ne considère pas le fait d'écrire en français ou en arabe comme acquis, allant de soi. Dans le domaine de la création rien n'est acquis. C'est un combat permanent avec la feuille blanche, avec la langue, les mots, le sens, le rythme, la syntaxe ; l'écriture en somme. De ce côté là, le travail littéraire est le même, c'est une quête permanente de ce qui s'écrit. Je ne pense pas parce qu'on écrit en français ou en langue arabe, que l'œuvre s'écrit d'elle-même. Rien n'est acquis dans l'écriture. C'est l'aventure permanente. Ce qui m'intéresse par contre, c'est comment nommer les choses, comment trouver le mot juste, la métaphore qu'il faut là où il faut. Personne ne sait à l'avance où il va arriver dans un texte. C'est une aventure de l'esprit, une aventure du langage, des émotions, des sentiments dans n'importe quelle langue. Je préfère l'œuvre qui pose des questions, qui s'interroge, parce que l'être humain est cela : déchiré, tiraillé, lieu de l'antagonisme, du contraste, du paradoxe, du conflit, de l'angoisse métaphysique. Il n'y a pas toujours de réponse à la grandeur et la misère de l'Homme. Ecrire est encore moins une réponse facile.

-La Presse : Vos impressions sur la poésie tunisienne.

-Réponse : Je suis de près ce qui s'écrit en Tunisie. Chaque fois que j'ai aimé un poème ou un texte, pas de livre entier ou un recueil, et pu le traduire, je l'ai fait...Car

je considère que notre création poétique est riche et vivante localement même si parfois certains livres publiés sont faciles et méritent d'attendre une meilleure maturité, en arabe comme en français. Il me semble que notre littérature - et la responsabilité incombe à tous - ne fait pas beaucoup d'efforts ou n'en voit pas l'importance pour être connue dans les langues étrangères. Ce que je regrette personnellement. Cela dit, pour le bien de tous, la critique littéraire en arabe comme en français devrait être un peu plus exigeante et moins complaisante dans son appréciation et son évaluation des textes afin que la création poétique tunisienne soit confrontée à ce qui s'écrit à l'échelle mondiale. Nous devons avoir de l'ambition et comparer régulièrement notre poésie avec la poésie internationale, sortir des clivages arabe et français. J'espère qu'il y aura un jour un Festival International de Poésie en Tunisie comme il en existe à travers le monde. Le dernier vient d'être créé en Côte d'Ivoire ! Ces rendez-vous sont parfois décisifs pour la création et son évolution. La modernité poétique en Tunisie est une modernité qui se cherche, comme toute modernité, mais à mon avis, elle devrait de plus en plus chercher à avoir une personnalité propre, ne plus se suffire de la référence à des courants poétiques existants, fussent-ils arabes, à tel ou tel poète... Nous devons apporter notre propre fleuve à l'océan de la poésie ! Comment dirais-je ? Il y a en Tunisie comme une sorte de générosité passive, de pudeur généreuse ou peut être de manque de confiance en voulant toujours se soumettre à la reconnaissance de l'autre avant les siens. Le cas de Chabbi est à ce titre plus qu'éloquent. Comme toute littérature qui se respecte, elle doit imposer par la qualité, par le talent, ses propres jalons, affirmer ses propres innovations, développer ses visions du monde, approfondir ses nouvelles vues, quitter le narcissisme et l'autosatisfaction, apporter ses propres voix, dire ses propres libertés. Une personnalité littéraire est avant tout un affranchissement salvateur.

- **La Presse** : Etes vous toujours confiant dans les vertus communicationnelles du langage ou au contraire, vous arrive-t-il d'éprouver des états d'âme vis-à-vis de la fiabilité des mots ? Pouvez-vous vous définir comme un poète hermétique ?

-**Réponse** : Je ne me considère pas comme un poète hermétique, du moins je l'espère. Cependant, je distingue deux niveaux à ce propos : d'abord ce qu'on pourrait appeler un hermétisme gratuit ; un exercice de style s'inscrivant dans une pseudo avant garde, en réalité facile parce qu'elle se gargarise de mots, sans âme. Je pourrais qualifier cette écriture de pseudo moderne. De l'autre, il y a un vrai un travail littéraire, exigeant, laborieux qui peut donner des œuvres difficiles, hermétiques à première vue. Il faut pour cela disposer de connaissances, de savoirs, de clefs, de moyens de lecture. S'il y a effort dans l'écriture, pourquoi ne faudrait-il pas un effort dans la lecture ? La lecture, la réception, l'interprétation, l'analyse sont aussi du domaine du savoir, de la connaissance. Lire est un acte culturel. Je pense que la modernité mallarméenne a eu raison de considérer la poésie comme œuvre de langage et d'insister sur ce qui suggère et non ce qui dit. Nous écrivons souvent pour parler en silence, non pour faire des discours. La poésie n'explique pas, elle n'est pas didactique, elle suggère, elle est lieu de la métaphore, de la figure, de la quête du sens, elle fait appel à tous les sens, elle est dérèglement des sens, pas toujours raisonnable, inattendue, folle, secrète, mystérieuse, énigmatique... Les poètes majeurs comme Fernando Pessoa, Saint John Perse, Eliot, Gunnar Ekelöf, etc... sont riches par les différents niveaux de lecture qu'ils offrent. Il ne s'agit pas de complexité gratuite afin de rendre

volontairement le texte inaccessible mais de traduire la complexité des sentiments, l'écriture impossible. Les grands poètes mystiques, en Islam ne sont-ils pas hermétiques ?

- **La Presse** : En conclusion, quels sont vos rêves et vos projets ?

Réponse : Mon avant-dernier livre s'intitulait *Les Songes impatients*. Je considère l'utopie, le songe comme le rêve nécessaires à l'humain. Les rêves sont des songes, c'est-à-dire des visions, au sens shakespearien du terme. Ces visions doivent rester éveillés, donner à émouvoir dans un monde tolérant et fraternel car hélas ! nous vivons une époque de fondamentalisme religieux, de fanatisme de tous bords, de mondialisation arrogante et cupide, de violence politique et économique, d'injustice de l'Histoire, de fermeture identitaire, de brutalité, de manquement au respect de l'autre, de l'arrivée de mouvements meurtriers qui empêchent le dialogue avec l'autre. A quoi ce dernier répond avec une violence aussi aveugle. La paix n'a jamais été aussi menacée et l'humanité échoue gravement. Le poète est d'abord un homme de paix, qui rêve d'une sorte d'utopie humaine, d'une Cité idéale. Où nous avons droit au bonheur, à l'amour. La vie n'est qu'un passage. Ce passage doit se passer au mieux. Il doit pouvoir faire de la planète un lieu de beauté et non une source de guerre, de cupidité, de rentabilité, d'agressivité, d'exploitation économique, de violation de l'espace de l'autre. Tout cela est révoltant pour le poète. Le rêve du poète est d'empêcher la laideur, d'être la sentinelle du dialogue humain... La paix, comme la tolérance, les idéaux que sont la justice, la liberté, sont nécessaires à la dignité de l'homme, comme l'air, l'eau, la terre ou le feu, les éléments constituants. Le poète n'est pas celui qui a la tête dans la lune pour reprendre une image courante mais celui qui a la lune dans la tête, lumière pour éclairer la nuit...humaine, sa tragédie. La poésie est voix de beauté, contre la laideur morale, écologique, matérielle. Mon rêve est d'affirmer le rêve de beauté ; de garder alerte cela.

Pour les projets personnels, la publication cette année d'un nouveau recueil aux Ed. Al-Manar(Paris-Rabat), *L'horizon incendié* ainsi que des livres d'art avec quelques artistes, *Orage, Zéphyr ; Le vent sans abri ; Portes d'azur ; Afghanistan...*

Entretien conduit par **Rafik Darragi**

(Paru dans *La Presse Littéraire*, Tunis, 5 et 12 mai 2002.)